

4^{ème} Chapitre de l'Abbé Général pour le CFM – 28.08.2012

Je disais il y a quelques jours que la crainte de Dieu est aujourd'hui considérée comme une attitude dépassée, car pour la mentalité contemporaine elle semble s'opposer à la liberté, à l'intelligence et au bonheur de l'homme. Ce qui a conduit à ce sentiment est la prétention de l'homme moderne de pouvoir et de devoir se construire tout seul, d'être son propre créateur et sauveur. Et nous sommes encore dans cette mentalité, elle détermine au fond la façon de concevoir la science, la politique et en premier lieu l'éthique. Du moment que l'homme se crée et se sauve lui-même, c'est aussi lui qui doit se donner les règles de cette création et de ce salut. Les règles morales, s'il doit y en avoir, peuvent être faites, défaites et refaites par l'être humain lui-même, il suffit de se mettre d'accord grâce à une majorité ou par la force de s'imposer à l'opinion publique.

Souvent on exige de l'Église qu'elle s'adapte elle aussi à cette conception de l'homme, ou du moins qu'elle se tienne à l'écart et ne dérange pas cette grande œuvre.

On trouve évidemment des traces de cette mentalité aussi en nous et dans nos monastères, et nous avons du mal à admettre qu'un mode de vie tel que l'inspire saint Benoît vaille aussi pour nous aujourd'hui. Nous sommes d'accord pour que saint Benoît inspire un peu le style de notre vie, qu'il nous suggère un peu les formes et usages monastiques, mais qu'il nous demande une conversion radicale de notre conception de nous-mêmes, de notre conception de la vie, cela, nous avons du mal à l'accepter, ou au moins cela ne nous semble pas important. Tout le cadre monastique et communautaire qu'établit la Règle de saint Benoît, c'est comme s'il était là seulement pour nous aider à faire notre œuvre de construction de nous-mêmes et de notre vie. Nous ne le concevons pas comme le milieu éducatif dans lequel le maître d'œuvre est Dieu et l'ouvrage nous-mêmes, créés et sauvés par Lui.

Entre parenthèses, il est bon de nous rappeler, comme l'Église et tant de personnes de bonne volonté l'ont souvent fait ces dernières décennies, que cette conception de l'homme capable de construire tout seul sa liberté, sa sagesse et son bonheur, capable d'aimer par lui-même, a fait naufrage depuis longtemps, a fait naufrage symboliquement et réellement à Auschwitz. Après Auschwitz, mais aussi après les Goulag russes, et mille autres camps et façons de faire par lesquels, sur tous les continents, l'humanité a été exterminée et l'est encore aujourd'hui avec maintenant plus d'un milliard d'enfants avortés, après tout cela, celui qui prétend que l'être humain peut garantir par lui-même la liberté, la sagesse et le bonheur dans sa vie, c'est comme s'il le faisait en piétinant avec mépris et cruauté les millions, les milliards de victimes de l'orgueil humain qui se dresse contre Dieu.

Je dis cela parce que je pense que devant la souffrance de l'humanité, surtout la souffrance innocente, souvent nous nous contentons d'un peu de compassion ou de colère, et surtout de sentiments d'impuissance. Mais nous pensons rarement que la réaction la plus vraie serait notre propre disponibilité à nous convertir de cette position orgueilleuse et autonome qui a conduit à la Shoah, à nous convertir à une conception de nous-mêmes reconnaissant de nouveau que la vérité de l'homme est d'être créé et sauvé par Dieu et non par soi-même. Notre disponibilité donc à vivre dans la crainte de Dieu, demandant au Seigneur la liberté, la sagesse et le bonheur que Lui seul peut

et veut nous donner.

C'est pour cette raison que le charisme de Saint Benoît est paradoxalement plus actuel aujourd'hui qu'il y a quinze siècles. Il est plus actuel après Auschwitz qu'après la chute de l'Empire romain. À l'époque de Benoît il était urgent de reconstruire la société, la culture, mais aujourd'hui, il y a surtout l'urgence de reconstruire l'homme, la conception que l'homme a de lui-même, la consistance de son "moi" tel que l'a pensé, créé et aimé Dieu.

Vous comprenez que si nous sommes conscients de cela, nous ne pourrons plus nous sentir arrivés au but lorsque nous faisons Profession. Nous ne pourrons plus mesurer notre chemin monastique en étapes déterminées. L'engagement à la *conversatio morum* dans l'obéissance filiale et la stabilité fraternelle ne prendra jamais fin. C'est toute l'image de Dieu en nous qui est à reconstruire et à reformer, non par nous, mais par Dieu. Nous sommes, comme Marie, appelés à consentir, à désirer la vie et le bonheur au point de les recevoir du Seigneur.

La crainte de Dieu coïncide avec cette disposition, avec cette conception de nous-mêmes qui reconnaît et accepte que la liberté, la sagesse, le bonheur sont une grâce, sont l'œuvre de Dieu dans notre cœur, l'œuvre créatrice et salvatrice de Dieu qui nous modèle avec amour pour nous mener à la plénitude de ce que nous sommes, à l'image achevée de Lui en nous, à la sainteté.

Cette disposition est évidente au premier abord dans la Règle. Il suffit de relire le Prologue qui nous présente le fils parti au loin et perdu dans la désobéissance, retournant à la maison pour recommencer à construire sa vie dans l'obéissance au Père plein de bonté (Prol. 1-2). C'est pourquoi saint Benoît demande de commencer "en demandant par une prière très instante" que ce soit Dieu qui mène à bonne fin ce que nous entreprenons (Prol. 4).

Deux fois Benoît parle de la crainte de Dieu dans le Prologue, citant les Psaumes. La première fois dans un passage où il exhorte à se décider pour la conversion : "Levons-nous donc, enfin, l'Écriture nous y incite : 'L'heure est venue, dit-elle, de sortir de notre sommeil'. Ouvrons les yeux à la lumière divine. Ayons les oreilles attentives à la voix de Dieu qui nous crie chaque jour cet avertissement : 'Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez pas vos cœurs', et ailleurs : 'Qui a des oreilles entende ce que l'Esprit dit aux Églises'. Et que dit-il ? 'Venez, mes fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur'." (Prol. 8-12)

A qui se décide pour la conversion, c'est-à-dire à qui, écoutant l'appel du Christ, reconnaît que sa vie, pour être vraie et pleine, doit changer, doit se renouveler, le Saint-Esprit répond en offrant la formation paternelle à la crainte du Seigneur : "Venez, mes fils, écoutez-moi, je vous enseignerai la crainte du Seigneur." (Ps 33,12)

Cette formation permet de grandir dans l'humilité, sans se glorifier, c'est-à-dire sans retomber dans l'autonomie orgueilleuse qui nous a éloignés du Père. Cela est exprimé dans le deuxième passage du prologue dans lequel on parle de crainte du Seigneur, au verset 29. Mais nous le verrons demain.

Fr. Mauro-Giuseppe Lepori OCist